

JENNY COLGAN

De fil en aiguille



5 MILLIONS
d'exemplaires vendus
dans le monde

JENNY COLGAN

DE FIL EN AIGUILLE

Gertie Mooney a toujours eu la tête dans les nuages. Depuis son plus jeune âge, elle rêve de quitter son village natal au nord de l'Écosse et de découvrir le monde. Mais à trente ans, elle travaille dans la supérette de Carso et habite toujours avec sa mère et sa grand-mère, dans le cottage familial où les habituées de leur cercle de tricot viennent s'adonner à leur passion de la pelote. Et depuis quelques temps la laine a littéralement envahi chaque pièce de la maison, même sa chambre. Des changements s'imposent ! Et le destin semble être de son côté quand on lui propose un nouveau travail d'hôtesse pour MacIntyre Air, la compagnie aérienne familiale qui relie les petites îles de cette région reculée de l'Écosse... De fil en aiguille, une toute nouvelle vie s'annonce pour Gertie et ses plus grands rêves pourraient bien se réaliser...

Jenny Colgan nous entraîne au cœur des Highlands dans une nouvelle comédie inoubliable sur le courage, l'amitié, l'amour et les liens familiaux.

« UNE DÉLICIEUSE FRIANDISE. »

Jojo Moyes

20,90 €

Prix TTC France

ISBN: 978-2-38529-401-4



9 782385 294014

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Images : © Ardea-studio - © Yaroslav Shkuro

© ChipVector / Shutterstock

Portrait : © Kajsa Charlotta Göransson




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

DE FIL EN AIGUILLE

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Au-delà des nuages, 2024

Minuit à la charmante librairie, 2024

Titre original : *Close Knit*

Copyright © 2023 by Calibris Ltd

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laure Motet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-401-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Jenny Colgan

DE FIL EN AIGUILLE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Laure Motet*



« *Tricoter offre une occasion rare de pouvoir commettre
une erreur sans conséquences néfastes.* »

Stephanie Pearl-McPhee

UN MOT SUR LE SYSTÈME SCOLAIRE ÉCOSSAIS

Les petits Écossais entrent à l'école primaire l'année de leurs cinq ans, en Primary one, ou P1. Ils y restent jusqu'en Primary 7 (P7). Ensuite, l'année de leurs douze ans, ils entrent à l'école secondaire, qui va de la classe S1 (aussi appelée « première année ») à la classe S6 (« sixième année »). Ils en sortent à dix-huit ans. Collectivement, on appelle les élèves les « Primary ones » (P1) ou les « première année », etc.

PROLOGUE

LA PETITE COMMUNE DE CARSO, tout au nord de l'Écosse, ne pourrait prétendre au statut de ville, mais ses habitants se sentiraient profondément insultés si on la qualifiait de village.

Après tout, Carso compte une école secondaire, même si celle-ci est minuscule (et l'établissement secondaire le plus proche se trouve à cent vingt kilomètres de là, à Kinlochbervie, ce qui rend très difficile pour les élèves de sortir ou de se disputer avec d'autres jeunes de leur âge). On y trouve aussi un mini-supermarché, le ScotNorth, qui ressemble plus à une coopérative, mais hélas pas de grand Tesco, tant convoité.

C'est une jolie bourgade. Ses maisons longues et basses blanchies à la chaux sont regroupées le long de la rue principale pavée, bordée de petits pubs et d'une vieille église, très belle, qui s'écroule dans le cimetière – mais tout le monde feint poliment de ne rien remarquer.

Au nord, les eaux des océans Arctique et Atlantique se rencontrent et s'affrontent – pleines de remous, bouillonnantes, elles semblent parcourues de tourbillons.

Depuis le littoral, un archipel se déploie dans le lointain, ses minuscules îles volcaniques – Cairn, Inchborn, Larbh et Archland – évoquant les breloques d'un bracelet.

Là, sous le vaste ciel de la côte nord, la lumière est dorée et diffuse. Les eaux tumultueuses se rejoignent au large : l'océan Atlantique s'étend à l'ouest ; l'est nous emmène vers la mer Baltique et les peuples cousins des pays scandinaves. Ici, à toute heure du jour ou de la nuit, en toutes saisons, le temps peut changer très brutalement ; le vent qui souffle des sommets des Highlands apporte pluie, brouillard ou soleil froid et éclatant.

Le seigle de mer sauvage ondoie sous la brise, la plage de sable blanc est longue et lumineuse, l'océan, toujours dangereux, glacial, mais parfait pour les sports de pagaie ; les eaux limpides des fleuves qui s'y jettent vous invitent à la baignade, si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce qu'une grosse truite vous frôle de temps en temps ou à vous retrouver tout près des loutres, que votre présence incommode fortement. Bien sûr, des colonies de phoques sont disséminées sur le rivage ; ces mammifères marins ont beaucoup de choses à se dire – et à vous dire, si vous vous aventurez à leur piquer leurs poissons. La pêche reste la principale activité à Carso, qui était autrefois la capitale mondiale du hareng, même si les touristes qui suivent la North Coast 500 s'y arrêtent pour admirer l'extrémité nord du pays et que les exploitations laitières parsèment les plaines à perte de vue.

L'eau et l'air sont purs, les habitants chaleureux et soudés, et la plupart des gens qui y vivent considèrent

Carso comme le meilleur endroit au monde, le plus accueillant et le plus sûr, surtout pour élever des enfants (à condition de ne rien avoir contre la pluie, mais, franchement, ce serait ridicule, quand il suffit de mettre un bonnet et un imperméable pour aller regarder les faucons crécerelles tournoyer paresseusement dans le ciel, les hérons arpenter la plage d'un pas raide ou les agneaux juste nés sauter par-dessus les flaques au printemps).

Une librairie itinérante passe vous apporter vos livres, et un petit avion va encore plus haut, jusqu'aux îles du nord – et, si vous êtes doté d'un esprit cosmopolite, un autre « descend » à Glasgow pour vous connecter au reste du monde. C'est une région à part, singulière, qui compte plus de bêtes que d'êtres humains, et, bien qu'elle ne convienne pas à tout le monde, beaucoup trouvent libérateur de vivre dans un lieu où, sur les chemins, on ne peut pas doubler les tracteurs. Et puis, cela donne l'occasion d'admirer les vaches Highland trapues et chevelues le long de la route, le sable qui danse sur les dunes, ou les très nombreux châteaux nichés dans chaque baie. Partout subsistent des traces du passé – des siècles de rois, de tribus, de batailles et de fortifications, quand ce pays brutal était recouvert de sang. Aujourd'hui, c'est une contrée paisible, néanmoins accessible aux livreurs d'Amazon. La plupart des habitants y passent toute leur vie et ne sont jamais allés plus loin que Glasgow. À quoi bon ?

Ce jour-là, Gertie Mooney rentrait chez elle en longeant le front de mer et, comme toujours, elle était perdue dans ses rêveries.

Que Gertie Mooney soit d'humeur rêveuse n'aurait surpris personne : ni Jean, sa mère, ni ses professeurs, ni M. Wainwright, son patron au supermarché ScotNorth, qui la terrorisait (quand elle sortait de ses rêveries), parce qu'il pouvait être rustre, même s'il l'était rarement avec elle (sauf pour lui dire d'arrêter de rêvasser) et qu'il participait à des courses caritatives.

Gertie faisait preuve de peu d'indulgence envers les hommes rustres. Elle avait été élevée presque exclusivement par des femmes. Elle vivait avec sa mère et sa grand-mère, Elspeth, dans un des minuscules cottages blanchis à la chaux le long de la côte qui paraissaient si petits qu'on avait du mal à croire que des gens y habitaient – et non des hobbits. Ce jour-là, Gertie rêvait d'avoir un appartement à elle, parce que leur maison débordait de laine. Le cottage n'était pas un simple domicile familial ; il accueillait aussi le « Club de Tricoteuses de Carso », surnommées les TC, une bande de femmes aussi bien admirées pour leur habileté avec des aiguilles et un écheveau de laine angora que craintes pour leurs jugements perpétuels.

Jean et Elspeth étaient tout pour Gertie depuis que son père était parti, alors qu'elle n'était encore qu'un bébé, pour aller vivre avec sa deuxième famille, très loin de là – Jean avait appris son existence avec sidération et refusait d'aborder le sujet. Les TC les avaient aidées à chaque étape, des premiers pas de Gertie (emballotée dans des tricots jaunes, ce qui laissait penser que les jumelles, Tara et Cara, n'y étaient pas pour rien, le jaune étant leur couleur de prédilection) à son premier uniforme scolaire (des cardigans tricotés tout rêches qu'elle avait en horreur mais, quand elle essayait de le leur expliquer, elle se heurtait à des « tut-tut » indulgents et se voyait répondre qu'elle était ridicule), jusqu'au

jour où elle avait appris à faire du vélo, guidée par les mains puissantes de tata Marian.

Mais ça devenait insupportable. Depuis la pandémie, la laine envahissait tout. Jean avait fait des réserves, même si c'était le papier toilette, pas la laine de Black Isle, qui risquait de manquer, et les pelotes s'entassaient dans la minuscule chambre de Gertie, comme un doux reproche.

Ce jour-là, elle rêvait donc d'avoir son propre appartement. *Un séduisant millionnaire s'installait en ville et décidait de construire... de luxueux penthouses le long de leur côte froide et sauvage. C'était possible. Et le plus beau était doté d'un jacuzzi. Le millionnaire y emménageait, mais il était venu à Carso pour s'évader de son quotidien et se sentait très seul... Il lui disait : « Gertrude, ma chérie... »*

Elle poussa un soupir. Elle détestait son prénom. Il n'était ni sexy ni romantique. C'était le genre de prénom, se plaignait-elle souvent auprès de sa mère, qui visait à s'assurer qu'elle ne rencontrerait jamais personne. Sa mère, elle qui s'appelait Jean, trouvait ce prénom follement original, et puis, il lui allait bien, puisque Gertie était une originale. Chaque fois, la jeune femme grimaçait, lui demandait d'un air renfrogné ce qu'elle entendait par là, et Jean s'empressait de répondre « rien », parce que la maison était vraiment trop exiguë pour se disputer.

Gertie s'engagea dans sa rue à la tombée de la nuit ; les lumières commençaient à s'allumer derrière les petites fenêtres en ce début de printemps. C'était joli, songea-t-elle. *Autrefois...* elle posa un regard plus indulgent sur cette rue, oublia les poubelles à roulettes du conseil municipal et les Ford Fiesta qui s'offraient à sa vue... et se mit à rêver, le monde moderne s'évanouissant comme elle s'imaginait vivre à l'époque où les

beaux pêcheurs se mêlaient aux tricoteuses pour raccommoder leurs filets...

L'été, pendant les longues soirées claires qui duraient jusqu'à minuit, elles s'asseyaient dehors pour tricoter et, quand les hommes étaient à la maison, ils se joignaient à elles pour recoudre leurs voiles. Ils se lançaient des boutades et des compliments en buvant une tasse de thé amer, ou un petit verre de whisky pour les grandes occasions, et contemplaient la mer qui bordait les jardins. Leur tablier battant dans la brise fraîche, les femmes regardaient le jeune et beau... Iain, décida Gertie, vêtu d'une chemise à lacets... oui, c'est ça, qui flirtait à nouveau avec... voyons voir. Un joli prénom. Rosamund ? Non. Il n'y avait pas beaucoup de Rosamund dans les Highlands à l'époque. Maggie, la fille de l'éleveur de chevaux. Oui. La jolie Maggie. Ils partageaient un morceau de fromage, et Maggie riait, la tête renversée en arrière, songeant que, tout bien considéré, il y avait pire façon de passer une soirée – une vie, peut-être – que dans ces cottages sur le rivage, à tricoter dans le jardin, dans la fumée des pipes des hommes. Et l'un d'eux se mettait à jouer du violon dans un coin, tandis que les tricoteuses maniaient leurs aiguilles au rythme de la musique.

Gertie voyait presque les hérons s'envoler de l'autre côté de la baie, elle les voyait danser et tourner dans la brume vaporeuse du soir, elle sentait l'odeur de l'herbe fraîche, entendait les rires et le claquement des aiguilles qui emplissaient l'air.

Le jeune et séduisant Iain prenait Maggie dans ses bras, il posait ses mains sur sa robe en lin rugueux et sur le tablier fraîchement lavé qu'elle avait noué autour de sa taille, tout petit, sans un pli. Il la faisait tourner, et les vieilles dames levaient les yeux de leur ouvrage pour les regarder. Il faisait bon être là, une soirée comme celle-ci ; les oiseaux étaient de retour, d'immenses volées de martinets et de moineaux passaient au-dessus

de leurs têtes, et l'eau comptait tant de poissons qu'on aurait pu marcher sur leur dos jusqu'à Terre-Neuve. Maggie et Iain seraient devant l'autel avant la fin de l'été, Maggie avec une couronne de roses dans les cheveux...

Les temps étaient durs à l'époque, se rappela Gertie. Mais, en même temps, les gens penseraient ça de nous aussi, un jour, songea-t-elle : « La vie devait être horrible dans les années 2020. Il fallait une journée entière pour aller en Australie, et les gens mouraient dans des accidents de voiture ! »

Cependant, se dit-elle en approchant de leur petite porte d'entrée qui donnait sur la rue, rencontrer quelqu'un qui nous plaisait devait être plus facile à l'époque, décider de se marier à dix-sept ans, et de rester avec cette personne. Ça n'était certes pas tout rose, mais, comparé à sa vie, avec ses innombrables coups de cœur, les horribles applications de rencontres, Instagram, la communication virtuelle... Même si, bien sûr, elle préférerait quand même vivre cet enfer que mourir d'épuisement en couches, se raisonnait-elle souvent. Toutefois, on pouvait acheter une maison pour moins d'un million de livres en ce temps-là, et vivre dedans, au lieu de faire comme les gens aujourd'hui : payer une fortune pour un logement à peu près convenable, puis y passer deux semaines par an en se plaignant du temps et en feignant d'être étonnés que les gens du cru ne soient pas contents de les voir.

Quoi qu'il en fût, Gertie rêvait toujours de vivre à une autre époque. Après tout, l'air était pur et les saisons plus ou moins prévisibles. Les gens mangeaient bien, des aliments sains, frais, issus de la terre, et non seulement ils n'avaient jamais entendu parler d'Instagram et des célébrités, mais en plus, nombre d'entre eux n'avaient même jamais vu leur reflet dans un

miroir. Ils avaient un dicton dans la région, qui lui semblait très juste : « *Èist ri gaoth nam beann gus an traogh na h-uisgeachan.* » Ce qui signifie littéralement : « Écoute le vent siffler sur la colline jusqu'à ce que la pluie cesse. » Autrement dit : « Ça aussi finira par passer. » Autrement dit : « C'est la vie. »

PREMIÈRE PARTIE

— « **C**’EST LA VIE. »
Voilà ce que dit Jean Mooney quand Gertie, absorbée par ses chimères de Highlanders romantiques des temps jadis, passa la petite porte d’entrée, se rendit à l’étage pour enlever sa tenue de travail et se retrouva nez à nez avec trente-deux nouveaux lots de pelotes de laine mohair chinée de différentes couleurs.

— Maman ! hurla-t-elle, indignée. Je vais devoir dormir sur un lit de laine !

Il y avait un salon dans le cottage, doté d’une grande cheminée – la pièce elle-même était petite, et le sol en pente, mais la cheminée était entourée de grosses bûches qu’elles avaient chipées dans les chantiers navals. Quelques années plus tôt, une campagne nationale les avait exhortées à passer au gaz, mais le soufflé était vite retombé, et Gertie s’en réjouissait. Elle aimait regarder les flammes danser dans l’âtre.

— Ça me paraît plutôt sympa ! rétorqua Jean.

— Tu accumules de façon compulsive.

Sa mère eut une moue.

— Je suis prudente, c'est tout. La laine devient chère.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre de derrière, qui donnait sur les prés où des moutons brouaient allégrement l'herbe fraîche, vert émeraude, bien riche et bien grasse après plusieurs semaines de pluies abondantes.

— Même si je me demande bien pourquoi, vu qu'elle arrive directement de là.

— Tu fais des stocks au cas où le prix continuerait de monter ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Pour pouvoir la revendre au prix fort au magasin de laine.

Jean et la gérante dudit magasin se vouaient une haine farouche, et ce depuis la nuit des temps.

— Je te répète que je ne vois pas de quoi tu parles.

Gertie fixa les pelotes d'un air mutin, ferma la porte de sa chambre et redescendit.

— Je croirais presque que tu cherches à te débarrasser de moi. Tout en empochant un joli bénéfice au passage.

— Tu crois que j'ai envie que ma fille unique, ma fille chérie, déménage, qu'elle découvre le monde, vole de ses propres ses ailes et se construise une vie à elle, en dehors de ce trou perdu ? C'est ridicule, répondit Jean pendant que l'eau bouillait.

— Euh..., fit Gertie, déstabilisée, au moment où on sonnait à la porte.

Les TC déboulèrent dans la minuscule entrée, où étaient affichés les portraits scolaires de Gertie, classés par année, ses beaux cheveux bruns bouclés coiffés en couettes hautes ou en tresses pour les discipliner, toute vêtue de laine.

— Salut, Gertie ! lança Cara (ou Tara, il était difficile de les distinguer quand elles portaient le même bonnet).

Cara et Tara étaient jumelles. Elles se détestaient mais, malgré cette vieille animosité, elles choisissaient de passer le plus clair de leur temps ensemble, y compris la plupart de leurs soirées. Elles travaillaient toutes les deux pour la mairie et étaient membres du conseil de l'église, où elles déblatéraient sans cesse l'une contre l'autre devant la pasteure, qui laissait perdurer la situation, y voyant le signe de sa pénitence et de sa sainte patience – ça faisait donc les affaires de tout le monde. Cara et Tara n'arrêtaient pas de tricoter des bonnets jaune vif pour les « bébés d'Afrique », personne n'osant leur dire que des bonnets en laine n'étaient peut-être pas la priorité pour les pays en pleine expansion de ce continent. Et si elles étaient tristes de n'avoir jamais eu de bébé pour pouvoir lui tricoter de la layette, elles n'en parlaient jamais.

— Qu'est-ce que tu as dans la tête, aujourd'hui ?

Elles étaient convaincues que l'imagination débordante de Gertie était le gage de son intelligence supérieure et non, comme ç'avait pourtant été le cas, une entrave terrible à la réussite de ses examens. Même si ça ne la dérangeait pas de travailler au ScotNorth – ce n'était pas difficile, les gens étaient gentils, et elle avait tout le temps de se perdre dans ses rêveries.

— Je me demande surtout comment je vais pouvoir me construire un nid dans ce qui était autrefois ma chambre.

Marian entra à leur suite. Marian tricotait mal, parce qu'elle avait de très grandes mains. Elle n'était pas très douée pour se maquiller non plus. Il faut dire que tout ça était nouveau pour elle – elle avait passé de nombreuses années sur des bateaux de pêche avant

de prendre conscience de qui elle était vraiment. Les autres ne lui en tenaient donc pas rigueur. Et les TC passaient un savon à tous ceux qui trouvaient quelque chose à redire, ou en donnaient l'impression. Ça fonctionnait très bien, sauf pour quelques passants distraits qui se rendaient compte trop tard qu'ils la dévisageaient et se retrouvaient nez à nez avec Jean, ce qui était au mieux déconcertant.

— Hé, fit Marian, j'ai entendu dire que le nouveau était de retour.

Elles dressèrent toutes l'oreille et se tournèrent vers Gertie, la fixant du regard. Sauf Majabeen, qui venait juste d'arriver. Majabeen avait un faible pour les beaux patchworks du designer Kaffe Fassett, qu'elle reproduisait minutieusement. Ses comparses les auraient admirés davantage si elle avait arrêté de parler une seconde de ses enfants et petits-enfants, qui étaient formidables et réussissaient tout dans la vie. On pouvait se vanter, à petites doses ; c'était attendu, même (la fille de Marian venait d'avoir une promotion, le cousin des jumelles avait obtenu sa libération conditionnelle anticipée), mais les enfants de Majabeen décrochaient sans cesse des bourses et des prix, et même si c'était génial, c'était aussi un peu exaspérant. Majabeen faisait comme si c'était un lourd fardeau à porter, disait qu'il serait terrible que l'un de ses petits-enfants devienne orthodontiste au lieu de cardiologue. Elle trouvait ridicule que Jean encourage Gertie dans ses rêveries.

— Arrêtez, s'il vous plaît, les implora Gertie en cachant son visage dans son tricot.

Jean prisait le mohair et les pulls extravagants ornés de grosses fleurs au crochet pour « ajouter du caractère » ; Elspeth ne jurait que par le Fair Isle, dans des tons de vert et de bleu foncé ; les jumelles s'en tenaient

au jaune, et Majabeen aimait les couleurs chatoyantes, qu'elle mélangeait. Marian débutait. En plus, elle était daltonienne et farouchement opposée au rose pour les filles et au bleu pour les garçons, si bien que ses choix avaient tendance à être excentriques. La tête de la famille qui avait reçu de la layette noire comme cadeau de crémaillère après la naissance de leur enfant était restée gravée dans toutes les mémoires.

Gertie, elle, aimait les nuances délicates : les bleus et les gris pâles qui rappelaient le ciel toujours changeant, parfois assortis d'une fine ligne de couleur vive – dorée ou rose bonbon – qui évoquait l'aube à l'horizon ; des tons doux et ocres qui reflétaient l'eau et le paysage qui l'avaient entourée toute sa vie. Dans ses rêves, ses créations étaient portées et applaudies dans le monde entier. Dans la vraie vie, sa mère lui conseillait « d'égayer un peu tout ça ».

Pour Gertie, tricoter n'était pas seulement un moyen de produire quelque chose. C'était bien plus que ça. C'était sa façon de se consoler après une journée difficile, quand son patron s'était montré grincheux ou les clients impatientes. Sa façon de laisser s'exprimer sa créativité, ce qui était impossible quand elle s'occupait de la mise en rayon (même si elle était toujours en charge des décorations de Noël). Quand elle tricotait, elle choisissait avec un soin infini ses couleurs et le poids de la laine, souvent légère comme une plume ; elle s'aventurait à confectionner un bibi ou des épaulettes inspirés des années quarante.

La jeune femme aimait voir un ouvrage prendre forme sous ses doigts, créer quelque chose elle-même. Et elle aimait le réconfort que lui apportaient ces gestes familiers – piquer, enrouler, ramener, rejeter –, appris sur les genoux de sa grand-mère.

Quand elle était préoccupée ou stressée, ouvrir son nécessaire à tricot, sentir le poids des aiguilles dans ses mains et entendre le *clic-clic* apaisant lui permettait de ralentir, de faire le vide dans sa tête et de surmonter son trouble, laissant le champ libre à son imagination. Même si, songeait-elle de temps à autre avec regret, son trouble était souvent dû aux autres TC, en particulier quand elles étaient dans leur phase « Trouvons un fiancé à Gertie ! ».

— Quel nouveau ? insista Jean.

Chaque homme qui passait dans leur petite ville faisait l'objet de longues discussions.

— Callum Frost est de retour, expliqua Marian, toute fière. Il traîne du côté de l'aéroport.

— OOH ! fit Jean en regardant Gertie. Tu devrais aller y faire un tour. Mais brosse-toi les cheveux avant.

— Arrête un peu tes bêtises, Maman.

Callum Frost était un magnat de l'aviation norvégien qui possédait, entre autres choses, la petite compagnie aérienne assurant la liaison entre Carso et les îles de l'archipel. Il finançait MacIntyre Air depuis qu'ils avaient perdu un avion l'été précédent, au grand dam de Morag MacIntyre, la pilote. Techniquement, Morag (tout comme Murdo, son grand-père) travaillait pour Callum, mais elle faisait comme si ce n'était pas le cas, et il ne lui en tenait pas rigueur.

— De toute façon, pourquoi j'aurais besoin de prendre l'avion ?

— Tu pourrais prendre l'avion ! rétorqua sa mère.

— Il va dans l'archipel. Sur des îles où il y a encore moins de choses à faire qu'ici.

— Tu pourrais aller à Glasgow !

— J'irai, Maman, répondit Gertie, sachant que c'était le meilleur moyen pour qu'elle lâche l'affaire.

Sans surprise, Majabeen se lança vite dans une longue histoire de bourse d'étude, très difficile à suivre, et Gertie put fixer le feu et, accompagnée par le claquement de ses aiguilles, se perdre dans ses rêveries...

Elle rêvait d'un homme à qui elle pourrait tricoter des chaussettes douillettes, jolies et grandes, sans présumer de rien – c'est agréable d'avoir de la place dans ses chaussettes, voilà tout. Son visage était flou. Il n'avait pas besoin d'être particulièrement sexy ; elle ne l'était assurément pas. Juste un homme gentil, qui rentrerait à la maison le soir, se mettant à l'abri du froid dans le cottage... non, oubliez ça. Elle ne vivrait SÛREMENT plus dans le cottage. OK, bon, peut-être dans un autre cottage alors, mais rien qu'à eux, bien agencé, avec une jolie extension vitrée à l'arrière, comme elle en avait déjà vue chez des gens. *Il entrait dans le salon douillet par une journée glaciale, ses beaux cheveux ébouriffés par le vent. Une bonne soupe cock-a-leekie mijotait sur le feu, et il était si heureux de la voir, si heureux d'être à la maison, qu'il la rejoignait devant la cuisinière, lui passait les bras autour de la taille et disait : « Franchement, je ne sais pas comment j'aurais fait sans ce bonnet, aujourd'hui. » Elle sentait le froid émaner de lui et se tournait pour lui souhaiter la bienvenue...*

Elle n'avait pas l'impression de demander la lune. Pourtant, ça lui semblait inatteignable.